

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 41 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr.; Six mois, 27 fr.; Un an, 51 fr.; L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. — On traite à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du Journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez M. Havaas, Lafitte-Baillet, 4, place de la Bourse; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 02, 8 17, 9 47, 11 47, m., 12 24, 1 42, 3 39, 5 08, 6 45, 7 33, 8 32, 9 33, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 29, 4 58, 5 38, 8 13, 10 22, 11 35. Lille à Roubaix, 5 20, 6 15, 8 25, 9 55, 11 05, 12 57, 2 28, 4 40, 5 50, 6 55, 7 55, 10 05, 11 45. Tourcoing à Roubaix et Lille, 5 08, 6 53, 8 08, 9 41, 11 28, 12 15, 1 47, 3 37, 5 02, 6 06, 7 24, 8 23, 9 24, 11 02. Mouscron à Lille, 6 35, 7 50, 9 22, 11 10, 11 57, 3 13, 4 42, 5 49, 7 02, 9 00.

BOURSE DE PARIS

DU 4 MAI	
3 0/0	59 55
4 1/2	85 75
Emprunts (5 0/0)	94 35
DU 5 MAI	
3 0/0	59 70
4 1/2	85 50
Emprunts (5 0/0)	94 45

ROUBAIX, 5 MAI 1874

BULLETIN DU JOUR

L'Agence Havas reçoit de Versailles une note de laquelle il résulte que, contrairement à tous les bruits qui ont pu courir ces jours derniers, le gouvernement n'a jamais cessé d'être très décidé à présenter à l'Assemblée les lois constitutionnelles dès le début de la session. La loi électorale sera très probablement portée la première à l'ordre du jour de l'Assemblée.

L'entrée des républicains à Bilbao paraît maintenant à peu près certaine, bien que les dépêches de Madrid soient très sobres de détails sur les engagements entre les troupes Serranistes et celles de don Carlos.

L'empereur de Russie est arrivé hier à Berlin, d'où il partira le 7 pour Wiesbaden. La plus grande cordialité paraît régner toujours entre l'empereur Alexandre et l'empereur Guillaume.

Les journaux de Vienne du 2 mai publient des télégrammes de Linz (capitale de la Haute-Autriche) annonçant qu'une émeute venait d'y éclater, et que plus de 10,000 personnes y auraient participé. Il y aurait eu une usure prise d'assaut, et l'on aurait constaté des actes de pillage. L'émeute aurait été provoquée, selon ces télégrammes, par l'élévation du prix de la bière.

Le maréchal de Mac-Mahon à Tours

Parti de Paris hier 3 mai, à onze heures du soir, par le train-omnibus, le maréchal de Mac-Mahon est arrivé ce matin à Tours à six heures huit minutes. Il était accompagné du général du Barail, ministre de la guerre, et de M. le colonel de Broye, l'un de ses aides-de-camp. Le Maréchal-Président a été reçu par le général de Cissey, le préfet, le général de division Bastoul et M. Gouin, maire de Tours. A sept heures, le maréchal a reçu la visite du Conseil municipal chez M. le général de Cissey, puis celle des officiers. A huit heures, a eu lieu la pose de la première pierre de la caserne. A neuf heures, visite du maréchal à l'imprimerie Mame; il y avait 300 ouvriers au travail. Le maréchal a été reçu par M. Mame. A neuf heures et demie, visite au quartier de cavalerie et aux hôpitaux civils et militaires. Le maréchal est rentré à dix heures à l'hôtel du général de Cissey et a reçu les autorités. A onze heures, il y a dîné. Parmi les invités figuraient le préfet,

les généraux du Barail, de Boëris, de Grammont, le colonel de Broye, M. Drouyn de Lhuys, l'archevêque de Tours, le maire, les sous-préfets du département. A midi et demi, a eu lieu une grande revue sur l'avenue Grammont. Les régiments ont défilé dans le plus grand ordre. Après avoir visité la poudrière du Ripaul, le maréchal est rentré à Tours à quatre heures 30. Il est parti à cinq heures 30 pour Saumur. Ce soir, place de la mairie, il y aura feu d'artifice et illuminations. La population a fait au maréchal un accueil des plus sympathiques.

CHRONIQUE

En réponse au *Sémaphore* qui, prenant texte du voyage de M. le comte de Paris à Marseille, mettait en avant la possibilité d'une campagne monarchique faite, du vivant de M. le comte de Chambord, au profit du comte de Paris, voici ce que dit la *Gazette de Metz*:

« La loyale démarche de Son Altesse Royale à Frohsdorf, le 5 août dernier, n'autorise plus de doutes à cet égard. M. le comte de Paris abondant, ce jour-là, son cousin, s'exprima en ces termes, que l'opinion publique a recueillis avec une vive reconnaissance: « Je viens vous rendre une visite que je souhaitais vous faire depuis longtemps. Je viens, au nom de tous les membres de ma famille, vous présenter nos respectueux hommages, non seulement comme au chef de notre maison, mais encore comme au seul représentant du principe monarchique en France. Je souhaite qu'un jour vienne où la nation française comprenne que son salut est dans ce principe. Si jamais elle exprime la volonté de recourir à la Monarchie, nulle compétition au trône ne s'éleva dans notre famille. »

« Comment notre confrère a-t-il oublié cette noble déclaration? S'il en a gardé le souvenir, comment ne comprend-il pas que la supposition faite par lui est un soupçon injurieux, très-étrange sous la plume d'un ancien défenseur des princes d'Orléans? M. le comte de Paris vient de passer à Marseille, il y a quelques jours. Le langage qu'il a tenu à l'un de nos amis, qui a eu l'honneur d'être admis en sa présence, est absolument conforme à la déclaration de Frohsdorf. Nous le savions et nous n'avions pas jugé utile de le répéter jusqu'ici, tellement il nous paraissait impossible que, parmi les adversaires eux-mêmes de la Monarchie légitime, on se permit de mettre en doute la parole donnée, il y a neuf mois, par l'héritier présomptif du trône. »

On lit dans l'*Univers*: « Le *Pays* demande qu'on enferme M. le comte de Chambord au Mont-Valérien. Pourquoi ne demande-t-il pas tout de suite qu'on le conduise dans les fossés du donjon de Vincennes et qu'on le fusille? Il y a un précédent. »

Le correspondant parisien du *Journal de Bruxelles* rend compte, dans les termes suivants, d'un incident qui s'est produit à Versailles, et qui a donné lieu au bruit répandu sur le séjour du prince dans cette ville: « Dimanche dernier, de vieilles dames royalistes aperçurent assistant à la messe, dans une chapelle de l'église Saint-Louis à Versailles, un homme blond et d'une certaine coquetterie, priant avec ferveur. Bientôt la

nom du comte de Chambord circula parmi la pieuse assistance. L'étranger s'aperçut alors de l'attention dont il était l'objet, et résolut de mystifier à son tour les personnes qui le prenaient pour le descendant des Bourbons. Après l'office, il se leva, la foule s'écarta respectueusement devant lui. Au moment de sortir, il s'approcha mystérieusement d'une dame et lui glissa ces mots: « Je ne suis pas le comte de Chambord, mais il va venir dans une heure assister à la messe. »

Cette nouvelle circula à l'instant dans la foule. Bientôt tout le quartier fut averti, et l'église se trouva trop petite pour la foule des curieux. Les bonnes sœurs chargées du soin de l'autel ne comprenaient rien à cet empressement. Quand elles en connurent la cause, elles s'efforcèrent de détourner la foule en disant qu'elle était victime d'une mystification, qu'en tout cas l'heure des messes était passée. Rien n'y fit. On persista à rester dans l'église. Après une heure et demie d'attente, on s'aperçut seulement que l'on avait été dupé d'un aimable plaisant. Cette anecdote est connue de tout Versailles et n'a nullement ébranlé la crédulité des habitants, qui sont persuadés de la présence du comte de Chambord dans la ville.

Les dernières nouvelles de la santé de notre Evêque, dit le *Journal de Constant*, confirment nos précédents renseignements; Sa Grandeur va toujours de mieux en mieux, et sa guérison prochaine ne laisse plus aucun doute dans l'esprit des médecins.

Il est question de Mgr. Perrault, évêque d'Autun, comme devant succéder à Mgr. Foulon, évêque de Nancy. Mgr. Foulon serait nommé à Autun.

On annonce que le cardinal Cbigi, nonce du pape, quittera Paris, le 13 de ce mois, pour retourner à Rome. Son successeur, Mgr. Maglia, n'arrivera à Paris qu'à la fin de ce mois.

Le combat de Las Munecas, qui a précédé l'abandon par les Carlistes de San-Pedro de Abanto, n'a été, d'après une lettre adressée à la *Gazette de France* qu'une escarmouche; mais don Custor Andechaya y a trouvé la mort et le baron de Waldterkirchen a été blessé au genou.

La séparation des protestants orthodoxes et libéraux devient de plus en plus marquée.

On annonce en effet, pour avoir lieu le dimanche 10 et le lundi 11 mai, l'élection de douze membres laïques du comité libéral de l'église réformée de Paris. Des cartes de vote seront envoyées à tous les électeurs qui ont remis ou qui remettront avant le 8 mai la déclaration par laquelle ils refusent d'accepter les nouvelles conditions électorales votées par le synode.

La vente sur la voie publique de la Haute-Marne est interdite au *Spectateur* de Langres par un arrêté préfectoral qu'ont motivé des attaques violentes contre l'Assemblée nationale.

La même interdiction vient d'être prononcée contre la *Démocratie franco-comtoise* de Besançon.

Un député au Reichstag, M. Most, l'un des chefs du parti socialiste en Allemagne, vient d'être arrêté à Mayence dans les bureaux de la rédaction de la *Voix populaire de l'Allemagne du Sud*. On ne connaît pas le motif de cette mesure.

La *Gazette de Nîmes* annonce l'arrivée dans le chef-lieu du département du Gard de Leurs Altesses Royales le prince et la princesse de Galles. Ils ont visité les principaux monuments de la ville.

Les pèlerinages recommencent. Il est décidé qu'un train de pèlerins partira le jeudi 7 mai prochain de Mont-de-Marsan pour N.-D.-de-Lourdes.

L'*Impartial du Finistère* annonce pour le 10 le départ de Rennes de deux trains de pèlerinage pour le même sanctuaire.

On écrit de Metz, le 3 mai:

« Les journaux de Nancy nous apprennent que les travaux du monument commémoratif de la guerre que la ville de Lunéville fait ériger sont poussés avec une très-grande activité sous l'habile direction de M. Rebon, un architecte parisien plein de talent. Les modèles des statues des villes de Metz et de Strasbourg, dont l'exécution a été confiée à notre compatriote M. Petra, sont achevées et d'un effet admirable. Le sujet principal du monument est un obélisque sur lequel on gravera les noms des enfants de Lunéville tombés pendant la guerre; c'est au pied de cet obélisque que seront placées les statues des deux villes alsaciennes-lorraines dans une attitude éplorée. »

On lit dans le *Nouveliste*:

« Il y a eu, depuis le mois d'avril, des pourparlers très actifs entre M. le comte de Chambord et plusieurs membres du parti légitimiste; ces entretiens étaient relatifs à l'attitude des députés et de la presse de droite dans la discussion des projets de lois constitutionnelles. »

« On attend prochainement la publication d'une lettre dans laquelle M. le comte de Chambord exprimera à ses amis la ligne à suivre pour l'organisation des pouvoirs de M. le maréchal de Mac-Mahon, qui devront rester exclusivement personnels au maréchal. Tel serait, assure-t-on, le sens de cette lettre. »

LETTRE DE PARIS

Correspondance particulière du *Journal de Roubaix*

Paris, 4 mai 1874

Un certain nombre de journaux conservateurs se rallient à l'idée que je vous ai exprimée de voir le gouvernement se décider, s'il n'abandonne pas ses projets de lois constitutionnelles, du moins à leur ajournement. Le *Français* prétend que cet ajournement aurait été repoussé, samedi, par le conseil des ministres. J'ignore ce qu'il y a de vrai dans cette nouvelle; mais le *Journal des Débats* semble croire que la majorité commencera par discuter les nouveaux impôts, la loi électorale, la loi municipale, celle sur la presse sur la liberté de l'enseignement supérieur, les lois complémentaires de la réorganisation de l'armée. On voit qu'en effet, avec ce programme, les lois constitutionnelles en auraient pour longtemps encore, avant qu'elles puissent aborder le feu de la discussion.

Le *Journal des Débats*, en poussant de gros soupirs, se livre aux calculs suivants:

« L'Assemblée se réunit le 12 mai; elle vaquera le 14, jour de l'Ascension, le 25 qui est le lundi de la Pentecôte. Les opérations préliminaires de la constitution du bureau, de la formation des commissions ne permettront pas d'entancer une discussion sérieuse avant le 1^{er} juin. Encore comptons-nous sans les incidents. Voilà donc

les pauvres lois constitutionnelles sur lesquelles M. Dufaure avait déjà déposé son rapport le 19 mai 1873, il y a bientôt un an, reportées au moins jusqu'à la rentrée de la chambre au mois de novembre prochain. Et même alors elles ne seront pas au bout de leur attente: on leur objectera la nécessité urgente de voter le budget de 1875 pour éviter le fâcheux retour des douzièmes provisoires qui ont gêné l'exercice de l'année 1874; on saura bien avoir recours à quelques autres procédés délatatoires. »

Il n'y a encore que très peu de députés d'arrivés, on ne rencontre que ceux qui résident habituellement à Versailles et à Paris.

Malgré les dépêches triomphantes publiées par le télégraphe de Madrid, l'appel au service militaire de tous les jeunes gens de 19 ans prouve que le gouvernement républicain ne se voit pas encore près de terminer cette lutte sanglante.

On attend prochainement la nouvelle des importantes opérations commencées dans le centre de l'Espagne par l'armée royale de Don Alphonse.

L'approche de la rentrée de la chambre, le mauvais temps et la crainte de voir les récoltes compromises ont produit aujourd'hui la réaction de la Bourse. On signale aussi une certaine rareté de l'argent, ce qui fait croire à une nouvelle et prochaine élévation de l'escompte à Londres.

Depuis son retour la première réception du comte de Paris a été, hier soir, très-nombreuse et très-brillante.

P. S. — Le *Français* et la *Presse* publient, ce soir, une note identique qui ressemble beaucoup à un communiqué et qui affirme que le gouvernement n'a jamais cessé d'être très décidé à présenter les lois constitutionnelles dès le début de la session. La loi électorale sera très probablement portée la première à l'ordre du jour de l'Assemblée.

La *Presse* maintient qu'il n'y aura pas de message et qu'il sera remplacé par l'exposé des motifs des lois constitutionnelles. DE SAINT-CHÉRON.

BULLETIN INDUSTRIEL ET COMMERCIAL

Revue hebdomadaire de la Bourse

Nous n'étions pas mal inspirés dimanche dernier quand nous disions à nos lecteurs, qu'à certains indices, il était à croire que l'heure du réveil des affaires allait sonner. La semaine qui finit a donné raison à ces prévisions.

C'est déjà beaucoup qu'il y ait discerné à temps le mouvement qui se préparait. Ce serait cependant insuffisant, si on ne savait se faire de la marche et des proportions de ce mouvement une idée assez exacte pour se garder à la fois, et des résistances qu'on lui opposerait en vain, et des exagérations auxquelles on ne s'abandonnerait pas sans grand péril.

Ni résistance ni exagération sont les deux termes entre lesquels doit se mouvoir le marché de Paris, s'il veut se maintenir dans les conditions de prudence et d'habileté qui ont fait sa force et son honneur depuis deux ans.

Plus on réfléchit à l'amélioration importante qui vient de se produire si brusquement, plus on est amené à reconnaître qu'elle est le résultat des trois causes combinées que nous avons indiquées dimanche dernier: la détente prévue de la situation politique,

Feuilleton du *Journal de Roubaix* DU 6 MAI 1874.

— 16 —

LE SERMENT DE MADELEINE

PAR CHARLES DESLYS.

XIV. — CE PAUVRE GANDOIN. — (Suite).

— Avec plaisir! répondit le jeune avocat, mais nous ne sommes pas seuls...

— Qu'importe! l'interrompt Gandoin, ma requête n'a rien dont je puisse rougir... M. et Mme Michaud sont pour moi des bienfaiteurs, des amis... et maître Labarthe excusera... Je n'ai guère l'honneur d'en être connu, mais je ne crains nullement de parler devant lui.

— Parle donc! fit Raynal.

— Voici le fait, s'expliqua le porteur de contraintes. Tu sais, je crois, quel était mon gagne-pain? Oui, n'est-ce pas? Un piètre et vilain métier! Peu de profits, beaucoup de mal. Bref, hier soir, brisé de fatigue, n'en pouvant plus, je m'étais couché en même temps que le soleil. Il était dans son droit, lui! Moi, je n'avais pas terminé ma tâche!

Gandoin avait repris plus que de l'assurance. Il se familiarisait. Sa pantomime et son accent devenaient ceux d'un loustic.

— Fureur du patron, continua-t-il, de

me rebiffé et j'offre ma démission. Il l'accepte. Me voilà sans place... Comprends-tu, Paul?

— A peu près, répliqua celui-ci; tu désires que je te cherche un emploi.

— C'est trouvé!... s'écria Gandoin. A Paris, quelque chose d'avantageux... Des espérances d'avenir! Je puis me refaire!... Seulement, l'ami qui me propose cette occasion n'est pas plus riche que moi... Sa lettre, hélas! n'était pas chargée!... Il me faudrait d'abord l'argent du voyage. Paul, mon bon Paul, je te le rendrai, parole d'honneur!

— Accordé! conclut Raynal, sois prêt demain matin à six heures... Nous patrons ensemble pour Epinal, où tout s'arrangera... A demain!

Gandoin se confondit en remerciements, en protestations. Il semblait fou de joie.

Paul Raynal avait regardé Madeleine.

XV. — LE SEGARE

L'hiver s'écoula sans apporter aucun changement à la situation de la famille Michaud.

Fidèle à sa promesse, Madeleine était sans cesse en éveil, sans cesse en mouvement. Au moindre soupçon, sur la plus vaine lueur d'espérance, elle se remettait en campagne, courant le jour, rôdant la nuit, se rendant compte de toutes choses. Jamais magistrat, jamais policier de génie ne s'acharnèrent avec une tenacité pareille à la poursuite d'un coupable. Elle avait repris en sous-œuvre chaque ménage, chaque individu de Vitail et des environs. Que de secrets ne découvrit-

elle pas! Que de fois elle crut toucher au but! Rien ne laissait sa persévérance, rien n'ébranlait sa résolution. Dangers, fatigues, rebuffades, elle bravait tout. Mais, au demeurant, sa recherche restait infructueuse.

Vers la fin de l'hiver, elle fit le voyage du chef-lieu. Nous la retrouverons dans le cabinet de Paul Reynal, son confident, son ami.

— Ma pauvre madame Michaud, lui disait-il, nous n'avons décidément pas de chance! ainsi que j'ai dû vous l'écrire, mes investigations, toutes mes ruses ont été déjouées par Gandoin. Dans ses réponses, dans sa conduite, rien que de très-naturel. A moins de supposer que ce soit un prodige de dissimulation, de scélératesse...

— Vous lui aviez prêté de l'argent? l'interrompt-elle.

— Et il ne me l'a pas rendu, répliqua-t-il, ce qui témoigne de sa pénurie... Le pauvre diable m'avait tout d'abord prouvé son bon vouloir...

— Comment cela?

— Six semaines après l'avoir mis en chemin de fer, j'ai reçu de lui dix francs en timbres-poste. La lettre promettait chaque mois pareille somme. Voilà du nouveau! me suis-je dit, s'il tient parole, je ne reconnais plus mon Gandoin... c'est qu'il a quelque ressource mystérieuse!

— Eh bien! je me trompais... plus de nouvelles!

Il y eut un silence.

— Mais, reprit Madeleine, n'êtes-vous pas allé dernièrement à Paris?

— En effet, répondit Paul, et j'ai voulu savoir ce qu'il était devenu. Peut-être, d'ailleurs, m'avait-il donné une fautive adresse? Non. Je trouvai l'hôtel borgne indiqué dans sa lettre, et s'il n'y logeait plus, ce n'était pas sa faute. On l'avait mis à la porte, faute de paiement. Sa valise était encore là, retenue comme garantie. Vous voyez bien!

— Madeleine n'était pas encore convaincue. Elle fit cette dernière question: — Pendant qu'il demeurait là, quelle était sa vie?

— Très-besoigneuse et des plus irrégulières, fit en souriant le jeune avocat. Parfois même il ne rentrait pas de toute une semaine. Mais rien d'extraordinaire ni de suspect à cela... C'est dans ses mœurs!

— Enfin, vous ne l'avez pas rencontré?

— Non. Disparu! Plus de traces!

Mme Michaud secoua la tête d'un air de doute. Elle conservait un soupçon.

Barnabé s'y obstinait également. Il était, pour ainsi dire, de la maison, de la famille. Chaque jour, depuis le matin jusqu'au soir, on le voyait dans l'atelier, travaillant sous la direction de maître Jean, qui ne pouvait plus guère, hélas! travailler lui-même. Sa maladie était revenue, plus grave encore peut-être.

Les affections du foie procédaient ainsi. Une longue insction forcé; des ans

goisses, des chagrins en sont la cause déterminante. Pour les guérir, il faudra non-seulement le remède physique, mais encore de l'activité, de la distraction, toutes sortes de satisfactions morales. Et si, par malheur, cet état ne dure pas, gare aux rechutes.

Jean Michaud devait en être la preuve. Lors de l'arrivée de son fils Justin, il retomrait déjà. Quelques jours de bonheur et d'espérance avaient suffi pour le relever encore. Un mieux sensible se déclarait, la réhabilitation l'eût sauvé.

De nouvelles marques d'inimitié se produisirent. Le temps s'écoula. L'hiver commença. Un hiver pluvieux et dur. Presque plus d'exercice. Peu de travail, et c'était encore trop pour le malheureux ouvrier. Ses forces diminuaient. Bientôt les outils s'échappèrent de sa main. Il lui fallut des efforts de courage pour descendre à l'atelier. Il s'y traînait péniblement. Un jour vint où rester debout lui fut impossible.

Heureusement le fidèle Barnabé était là, il le faisait asseoir auprès de l'établi. Sous ses yeux, d'après ses indications, il allait chercher les pièces de bois, il manœuvrait tour à tour la scie, le rabot, la varlope, et docile toujours, toujours affectueux et gai:

— Courage! patron, disait-il, et ne vous inquiétez de rien. L'essentiel, n'est-ce pas, c'est que l'ouvrage se fasse! Il se fait. Voyez plutôt. C'est votre idée qui travaille avec mes bras. Reposez-vous, père Jean. Guidez-moi de